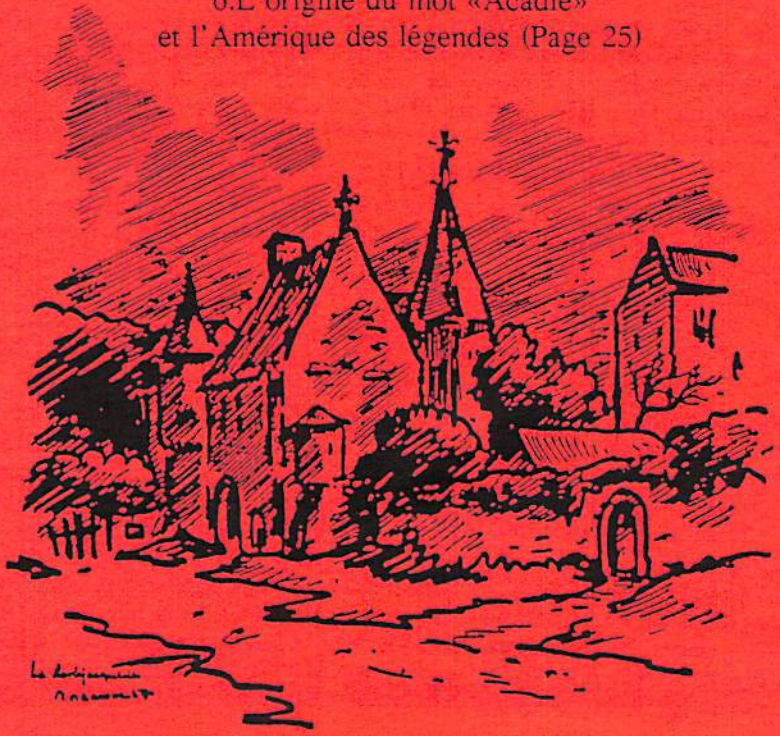
Héritage Acadien

REVUE D'HISTOIRE ET DE GÉNÉALOGIE
Publication mensuelle dirigée par Florian Bernard
NUMÉRO 4 ..... MARS 1995

Sommaire

1.Généalogie des familles Bourque d'Acadie (Page 1)
2.Petit Rocher, un village fidèle à ses origines (Page 8)
3.La vie des anciens Acadiens à Beaubassin (Page 11)
4.Alexandre Brossard dit Beausoleil,
chef de la résistance acadienne (Page 16)
5.Pabos, l'un des plus anciens villages
de la Baie des Chaleurs (Page 20)
6.L'origine du mot «Acadie»
et l'Amérique des légendes (Page 25)



L'ENGAGÉ DE 1641

Histoire et Généalogie des familles BERNARD d'Acadie

André Bernard, maçon originaire de Beauvoir sur Mer, en Vendée, est arrivé en Acadie, en 1641, «pour servir en l'habitation du Sieur Charles de Latour», au fort Jemseg de la rivière Saint-Jean. Il est l'ancêtre de toutes les familles Bernard d'Acadie. Cet ouvrage de 300 pages, sous couverture rigide, est agrémenté d'une vingtaine de gravures. Il raconte l'histoire d'André Bernard et dresse l'arbre généalogique de ses descendants jusqu'à la dixième génération.

EN VENTE CHEZ L'AUTEUR 35$

Florian Bernard, Case postale 503, Magog, Qué. J1X 4W3

****

LES ACADIENS DU QUÉBEC

par Pierre-Maurice Hébert, Capucin

Cet ouvrage de 480 pages, comprenant une centaine d'illustrations, de cartes et de tableaux, consacre l'histoire de l'établissement des Acadiens au Québec, depuis la déportation de 1755 jusqu'à nos jours. C'est un ouvrage très documenté couvrant près de trois siècles d'histoire des Acadiens au Québec. Un Québécois sur sept est d'origine acadienne, ce qui donne environ un million d'Acadiens dans la «Belle Province». On se procure cet ouvrage au prix de 30$, (+10% pour les frais d'envoi), à l'adresse suivante: Éditions de l'Écho, 3650 boul. de la Rousselière, Montréal, Qué. H1A 2X9; tél: (514) 642-5391 / Fax: (514) 642-5033.

****

Société historique de la Gaspésie

On trouve, sous le même toit, la Société historique de la Gaspésie, le Musée de la Gaspésie, un comptoir de livres et d'artisanat gaspésien, de même que le magazine Gaspésie. La cotisation annuelle individuelle aux Amis du Musée de la Gaspésie est de $15; adhésion familiale; $25.

80 Boul.Gaspé, Gaspé, C.P. 680, Qué. GOC 1RO / (418) 368.5715

****

LES ÉDITIONS DE L'ÉCHO

Histoire de l'Église catholique au Canada (Dominique de Saint-Denis), 269 pages, $6 / Chronique des plus anciennes églises de l'Acadie (Pacifique de Valigny), 170 pages, édition rare, $25 / L'établissement des Acadiens au Québec (Pierre-Maurice Hébert), $3 / Les Capucins au Canada (Hilaire de la Pérade), 77 pages, $2 / Dictionnaire généalogique des familles Marcotte (Jean Marcotte), 291 pages, $25 / Histoire de la Paroisse Saint-François d'Assise d'Ottawa (Anselme Chiasson), 235 pages, $15 / Centenaire de Ristigouche, 1894-1994, (Anselme Chiasson), 224 pages, $12 / Toutes les taxes sont incluses dans les prix; prière d'ajouter 10% pour frais d'expédition: ÉDITIONS DE L'ÉCHO, 3650 boulevard de la Rousselière, Montréal, Qué, H1A 2X9.

GÉNÉALOGIE DES FAMILLES BOURQUE (Bourg) D'ACADIE

Bourg - Bourque -Boure - Bourk - Burke Bourc, Bourke, aussi Bellehumeur

L'ancêtre des familles Bourque (Bourg) d'Acadie est Antoine Bourc, né en 1609, et, selon l'historienne Geneviève Massignon, vraisemblablement originaire du village de Martaizé, près de Loudun, dans le département de la Vienne, en France. Antoine Bourc est arrivé en Acadie vers 1636 et s'est établi à Port-Royal. Il a épousé, la même année, Antoinette Landry, qui lui a donné douze enfants; François (1644), Marie (1645), Jean (1647), Bernard (1649), Martin (1650), Jeanne (1653), Renée (1655), Huguette (1657), Jeanne (1659), Abraham (1662), Michel (1665), et Marguerite (1667). Son acte de décès n'a pas été retrouvé, ni le lieu de sa sépulture.

DEUXIÈME GÉNÉRATION

FRANÇOIS BOURG, né en 1644, fils d'Antoine Bourc et d'Antoinette Landry, marié à Port-Royal vers 1668 à Marguerite Boudrot, fille de Michel Boudrot et de Mireille Aucoin. Enfants: Marie-Anne (1669), Alexandre (1671), Pierre (1683). François Bourg est décédé vers 1686. Sa veuve, Marguerite Boudrot, épousa Jean Babineau.

JEAN BOURG, né en 1647, fils d'Antoine Bourc et d'Antoinette Landry. S'est établi à Cobequid.

BERNARD BOURG, né en 1649, fils d'Antoine Bourc et d'Antoinette Landry. Marié à Port-Royal vers 1670 à Françoise Brun, fille de Vincent Brun et de Marie Breaux. Enfants: Marie (1671), Marguerite (1673), Anne (1678), Jeanne (1681), Claire (1682), Françoise (1683), Abraham (1685), René (1689), Marie et Claire, jumelles (1690).

MARTIN BOURG, né en 1650, fils d'Antoine Bourc et d'Antoinette Landry. S'est établi à Cobequid.

ABRAHAM BOURG, né en 1662, fils d'Antoine Bourc et d'Antoinette Landry. Marié à Port-Royal vers 1683 à Marie Brun, fille de Vincent Brun et de Marie Breaux. Enfants; Jean-Baptiste (1684), Marguerite (1685), Pierre (1690), Claude (1691), Michel (1695), Joseph (1698).

MICHEL BOURG, fils d'Antoine Bourc et d'Antoinette Landry. S'est établi à Beaubassin. Marié vers 1689 à Élizabeth Melanson, fille

de Charles Melanson et de Marie Dugas, de Port-Royal. Enfants: Marguerite (1690), Marie (1693), Madeleine (1696), François (1698), Pierre (1700), Élizabeth (1704), Anne (1706), Jean-Baptiste (1707), Alexandre (1708), Joseph (1711), Jean (1712).

TROISIÈME GÉNÉRATION

ALEXANDRE BOURG dit BELLE-HUMEUR, notaire royal à Grand'pré, né en 1671, fils de François Bourg et de Marguerite Boudrot, de Port-Royal. Marié vers 1694 à Marguerite Melanson, fille de Pierre Melanson et de Marie Mius-d'Entremont. Enfants: Madeleine (1695), Anne (1699), Alexandre (1709), Marie-Josèphe (1711), Paul (1715), Michel (1717), Bénoni (1718(, Jean-Baptiste (1720), Joseph (1722), Michel (1723). S'est établi à Grand'Pré, dans la paroisse Saint-Charles-des-Mines, où il exerça sa fonction de notaire. Sa femme, Marguerite Melanson, est décédée à Grand'Pré le 15 juillet 1744 à l'âge de 68 ans. En 1752, Alexandre Bourg était réfugié à Port-Toulouse, île Royale, chez son gendre, Joseph Leblanc. Il est décédé à Richibouctou, en 1760, à l'âge de 89 ans.

ABRAHAM BOURG, né en 1685, fils de Bernard Bourg et de Françoise Brun. Marié à Port-Royal le 27 novembre 1709 à Marie Dugas, fille de Claude Dugas et de Françoise Bourgeois. Enfants: François (1712), Anne-Marie (1714), Claude (1716), Joseph (1718), Honoré (1720), Marguerite (1722), Marie-Josèphe (1724), Charles (1726), Pierre (1731), Jean-Baptiste (1735). Abraham Bourg a été inhumé à Port-Royal le 13 avril 1751.

PIERRE BOURG, né vers 1690, fils d'Abraham Bourg et de Marie Brun, de Port-Royal. Marié à Port-Royal le 22 janvier 1714 à Élizabeth Brossard, fille de François Brossard et de Catherine Richard, et en deuxièmes noces, vers 1735, à Cécile Cormier. Enfants: Marie-Josèphe (1715), Madeleine (1716), Anne (1718). Enfants du deuxième mariage: François (1741). Pierre Bourg s'est établi à Petitcoudiac.

CLAUDE BOURG, né vers 1691, fils d'Abraham Bourg et de Marie Brun. Marié vers 1717 à Judith Guérin. Enfants: François (1718), Élizabeth (1719), Marie (1721), Joseph (1726), Claude (1728), Anne (1730), Marie-Josèphe (1733), Pierre (1735), Cécile (1737). Claude Bourg a été inhumé à Port-Royal le 6 juin 1751 à l'âge de 60 ans.

MICHEL BOURG, né vers 1695, fils d'Abraham Bourg et de Marie Brun. Marié à Port-Royal le 22 avril 1720 à Anne Boudrot, fille d'Abraham Boudrot et de Cécile Melanson. Enfants: Michel (1722),

Anne (1725), Joseph (1727), Marie (1733), Jean (1735), Madeleine (1737), Pierre (1739).

JOSEPH BOURG, né vers 1698, fils d'Abraham Bourg et de Marie Brun. Marié à Port-Royal le 6 novembre 1722 à Louise Robichaux, fille d'Alexandre Robichaux et d'Anne Melanson. Enfants: Marie-Josèphe (1725), Marguerite (1730), Anne (1731), Madeleine (1734), Joseph (1738), Jean-Baptiste (1740), Nathalie (1744). Joseph Bourg s'est établi dans la région de l'Assomption (Portage), près de Montréal, vers 1767, où ses descendants ont pris le nom de Bourque.

MICHEL BOURG, né en 1692, fils de Michel Bourg et d'Élizabeth Melanson. Marié à Beaubassin le 24 octobre 1716 à Marie Cormier, fille d'Alexis Cormier et de Marie Leblanc. Enfants: Michel (1719), Pierre (1722), Anne (1725), Joseph (1727), Abraham (1729), Jacques (1732), Marie (1733), Jean (1734), Bénonie (1735), Madeleine (1738), Pierre (1739). Michel Bourg était à la paroisse Saint-Pierre-du-Nord, île Saint-Jean (île du Prince-Édouard), en 1750.

FRANÇOIS BOURG, né vers 1698, fils de Michel Bourg et d'Élizabeth Melanson. Marié à Beaubassin le 18 novembre 1721 à Catherine Cormier, fille de François Cormier et de Marguerite Leblanc. Marié en deuxièmes noces vers 1733 à Marie Béliveau, fille d'Antoine Béliveau et de Marie Terriot. Enfants du premier mariage; Marguerite (1722), François et Marie, jumeaux (1724). Enfants du deuxième mariage: Pierre (1733), Simon (1735), Joseph (1737), Rosalie (1740), Madeleine (1741), Jean (1742), Marie (1743), Amand (1746), Raphaël (1747). En 1748, François Bourg était à Québec. Il s'est établi à Bécancour vers 1764.

PIERRE BOURG, né vers 1700, fils de Michel Bourg et d'Élizabeth Melanson. Marié vers 1722 à Cécile Cormier, fille de François Cormier et de Marguerite Leblanc. Enfants: Marguerite (1723), Pierre-Paul (1738), François (1741).

JEAN-BAPTISTE BOURG, né en 1707, fils de Michel Bourg et d'Élizabeth Melanson. Marié vers 1732 à Marie Pitre. Enfants; Jean (1735), François (1738), Marguerite (1742), Marie (1744), Charls (1748).

JOSEPH BOURG, né en 1711, fils de Michel Bourg et d'Élizabeth Melanson. Marié vers 1733 à Marie-Anne Cormier. Enfants: Joseph (1733), Madeleine (1737), Marguerite (1740), François (1741), Pierre (1744), Jean (1748).

JEAN BOURG, né vers 1712,

vraisemblablement fils de Michel Bourg et d'Élizabeth Melanson. Marié vers 1733 à Marie Terriot. Enfants: Marie (1734), Rose (1746), Pierre (1748).

QUATRIÈME GÉNÉRATION

FRANÇOIS BOURG, né en 1712, fils d'Abraham Bourg et de Marie Dugas. Marié à Port-Royal le 14 octobre 1735 ;a Madeleine Comeau, fille d'Alexandre Comeau et de Marguerite Doucet. Enfants: Joseph (1737), Marie-Josèphe (1738), Marguerite (1739), Jean (1742), Madeleine (1744), Paul (1750). François Bourg a été inhumé à Port-Royal le 21 avril 1751.

CLAUDE BOURG, né en 1716, fils d'Abraham Bourg et de Marie Dugas. Marié à Port-Royal le 22 janvier 1748 à Marie Lord, fille d'Alexandre Lord et de Françoise Barriault. Il n'a eu qu'un seul enfant, Basile, né en 1750.

JOSEPH BOURG, né en 1718, fils d'Abraham Bourg et de Marie Dugas. Marié à Port-Royal le 13 janvier 1744 à Madeleine Blanchard, fille de Charles Blanchard et de Madeleine Girouard. Enfants: Théotiste (1746), Élizabeth (1752), Marie-Isabelle (1754), Marie-Josèphe (1757), Marguerite (1758). Joseph Bourg était à Petitcoudiac en 1755 et à Québec en 1757, après la déportation.

HONORÉ BOURG, né en 1720, fils d'Abraham Bourg et de Marie Dugas. Marié à Port-Royal le 3 février 1749 à Madeleine Amirault, fille de François Amirault et de Madeleine Lord.

CHARLES BOURG, né en 1726, fils d'Abraham Bourg et de Marie Dugas. Marié à Port-Royal le 22 janvier 1752 à Cécile Doucet, fille de René Doucet et de Marie Brossard. Il s'est marié en secondes noces vers 1764 et s'est établi dans la région de Chambly, au Québec, vers 1768.

JOSEPH BOURG, né en 1726, fils de Claude Bourg et de Judith Guérin. Marié à Port-Royal le 3 février 1750 à Marie-Josèphe Doucet, fille de Pierre Doucet et de Françoise Dugas.

CLAUDE BOURG, né en 1728, fils de Claude Bourg et de Judith Guérin. Marié à Port-Royal le 15 novembre 1751 à Marie Guilbaut, fille de Pierre Guilbaut et de Madeleine Forest. Enfants: Marie-Josèphe (1753), morte en bas âge; Marie-Josèphe (1760), Marguerite (1763), Marie-Louise (1765), François (1760), Anne-Hélène (1770), Jean-Baptiste (1772). Cette famille s'est établie dans la région de Saint-Denis-sur-le-Richelieu, au Québec, vers 1763.

MICHEL BOURG, né en 1719; fils

de Michel Bourg et de Marie Cormier. Marié à Beaubassin le 31 janvier 1741 à MargueriteBourgeois, fille de Claude Bourgeois et d'Anne Blanchard. Enfants: Marie-Blanche (1746), Michel (1750), Madeleine (1752), Marie (1756).

PIERRE BOURG, né vers 1722, fils de Michel Bourg et de Marie Cormier. Marié à Beaubassin le 21 février 1746 à Anne Cormier, fille de Pierre Cormier et de Marie Cyr, et vraisemblablement en deuxièmes noces, vers 1749, à Marie-Anne Richard. Enfants du premier mariage: Marie-Madeleine (1747). Enfants du deuxième mariage: Pierre (1757), François (1759), Joseph (1760), Marie (1761), François-Joseph et Pierre, jumeaux (1763), Basile (1764), Marie-Anne (1771). Pierre Bourg s'est établi à Saint-Charles-sur-le-Richelieu, au Québec, vers 1765.

JACQUES BOURG dit CANIQUE, né en 1732, fils de Michel Bourg et de Marie Cormier. Marié le 10 août 1754 à Marguerite Cormier, fille de Pierre Cormier et de Marie Cyr, de Tintamarre. Enfants: David (1755), Marie-Marguerite (1760), Marie-Élizabeth (1763), Marie-Ursule (1764), Firmin (1765). Joseph Bourg était à Québec en 1758. Il s'est établi à Bécancour vers 1761.

BENONI BOURG, né vers 1735, fils de Michel Bourg et de Marie Cormier. Marié vers 1755 à Marie-Josèphe Hébert, et en deuxièmes noces, à Bécancour, au Québec, le 10 novembre 1760, à Félicité Bourgeois, fille de Joseph Bourgeois et d'Anne Leblanc. Enfants du premier mariage: Joseph (1755). Enfants du deuxième mariage: Rosalie (1760), Bénoni (1765), Josette (1766). Bénoni Bourg s'est établi à Bécancour vers 1760.

FRANÇOIS BOURG, né en 1724, fils de François Bourg et de Catherine Cormier, marié vraisemblablement en deuxièmes noces, à Bécancour, le 16 février 1764 à Marie LePrince, veuve de Jean Bourgeois et fille d'Honoré LePrince et d'Élizabeth Forest, et en troisièmes noces, à Nicolet, le 16 juin 1801, à Madeleine Béliveau, fille d'Antoine Béliveau et de Marie Terriot. Enfants: Michel (1768). François Bourg demeura à Bécancour. Il était à Saint-Grégoire, au Québec, en 1795.

PIERRE BOURG, né en 1733, fils de François Bourg et de sa deuxième femme, Marie Béliveau. Marié à Bécancour le 22 février 1775 à Marguerite Bourgeois, veuve de Joseph Dupuis et fille de Joseph Bourgeois et d'Anne Leblanc. Enfants; Simon (1776), Jean-Baptiste (1779), Marie-Louise (1781), Pierre (1783), Marguerite (1786). Pierre Bourg s'est établi à Bécancour vers 1765.

SIMON BOURG, né en 1735, fils de François Bourg et de sa deuxième femme, Marie Béliveau. Marié à Bécancour le 15 février 1762 à Rosalie Gaudet, fille de Charles Gaudet et de Marie Cormier. Enfants: François-Simon (1763), Monique (1765), Charles (1767), Jacques (1771), Joseph-François (1775), François et Vital, jumeaux (1777), Marie-Rosalie (1779). Simon Bourg s'est établi à Bécancour vers 1762.

JOSEPH BOURG, né vers 1737, fils de François Bourg et de sa deuxième femme, Marie Béliveau. Marié vers 1763 à Marie Bergeron. Enfants: François (1764), Joseph (1764), Jean (1766), Grégoire (1768), Michel (1770), Pierre (1776), David (1778), Angèle (1780), Marguerite (1782), Marie-Josèphe (1784), François (1786). Joseph Bourg s'est établi à Saint-Grégoire-de-Nicolet vers 1776.

JEAN BOURG, né vers 1742, fils de François Bourg et de sa deuxième femme, Marie Béliveau. Marié à Québec le 16 août 1764 à Marguerite Poirier, fille de Claude Poirier et de Marguerite Cyr. Enfants: Jean (1765), Joseph (1766), Élizabeth (1768). Jean Bourg s'est établi à Bécancour vers 1764.

RAPHAËL BOURG, né en 1747, fils de François Bourg et de sa deuxième femme, Marie Béliveau. Marié à Bécancour le 4 novembre 1771 à Marie Poirier, fille de Jean Poirier et de Madeleine Forest. Enfants: Raphaël (1772), Marie-Madeleine (1774), Pierre-Noël (1775), Marguerite (1778), Marie-Louise (1781), François (1783), Joseph (1785), Jean (1787). Raphaël Bourg s'est établi à Bécancour vers 1764.

JOSEPH BOURG, né en 1733, fils de Joseph Bourg et de Marie-Anne Cormier. Marié vers 1760 à Catherine Comeau, fille de François Comeau et de Marie Lord. Enfants: Joseph (1776), Pierre-Alain (1777), Jean-Urbain (1779), Charlotte (1784). Cette famille s'est établie à Bonaventure, dans la Baie des Chaleurs, vers 1760.

PIERRE-PAUL BOURG, né en 1738, fille de Pierre Bourg et de Cécile Cormier. Marié à Notre-Dame-de-Miquelon le 9 janvier 1764 à Madeleine Sire (Cyr), fille de Paul Sire et de Marie-Josèphe Richard. Enfants: Jean (1765), Joseph (1767), Anne (1770), Hélène (1772).

JEAN BOURG, né en 1748, fils de Joseph Bourg et d'Anne Cormier. Marié vers 1765 à Marie Suret, fille de Pierre Suret et de Catherine Breaux. Enfants: Rosalie (1765), Marie (1766). Jean Bourg était à la Rivière Saint-Jean, Nouveau-Brunswick, vers 1768.

ALEXANDRE BOURG, né en

1709 à Grand'Pré, fils du notaire Alexandre Bourg et de Marguerite Melanson. Marié à Grand'Pré le 18 janvier 1734 à Marie Hébert, fille de René Hébert et de Marie Boudrot. Enfants: Marie-Josèphe (1735), Alexandre (1737), Marguerite (1739), Pierre (1740), Anne (1742), Jean-Baptiste (1743), Madeleine (1744), Joseph (1747), François (1750), Paul (1755). Alexandre Bourg s'est établi à Saint-François-de-Montmagny vers 1768.

PAUL BOURG, né en 1715, fils du notaire Alexandre Bourg et de Marguerite Melanson. Marié à Grand'Pré le 9 janvier 1740 à Judith Hébert, fille de Guillaume Hébert et de Marie-Josèphe Dupuis. Enfants: Marie-Josèphe (1741), Paul (1743), Anne (1745), Joseph (1747). Paul Bourg fut déporté en Pensylvanie où il se trouvait encore, en 1763.

MICHEL BOURG, né à Grand'Pré en 1717, fils du notaire Alexandre Bourg et de Marguerite Melanson. Marié à la Rivière-aux-Canards, en 1740 à Anne Hébert, et en deuxièmes noces, en Angleterre, vers 1760, à Brigitte Martin, veuve de Sérasphin Breaux. Enfants: Joseph Mathurin (1744), Madeleine (1746), Victoire (1747), Charles (1750), Marie (1751), Pierre (1752). Lors de la dispersion des Acadiens, Michel Bourg fut déporté avec sa famille en Virginie, puis à Bristol, en Angleterre. Sa première femme, Anne Hébert, est décédée, soit en Virginie, soit au cours du voyage vers l'Angleterre, soit en Angleterre même. Peu après le traité de paix de 1763, Michel Bourg, sa deuxième femme, ses enfants et les enfants de la veuve Breaux furent transportés à Saint-Malo, en France, où ils demeurèrent jusqu'en 1766. Le fils de Michel, Joseph-Mathurin, étudia chez les Pères du Saint-Esprit, à Paris, fut ordonné prêtre, et exerça son ministère de 1773 à 1795 au milieu de ses frères acadiens de la Baie des Chaleurs et des provinces maritimes, avec résidence à Tracadièche (Carleton). Son autre fils, Charles Bourg, s'établira à la Pointe Bourg, à Carleton.

BENOÎT BOURG, né en 1718, fils du notaire Alexandre Bourg et de Marguerite Melanson. Marié à Grand'Pré le 11 janvier 1745 à Françoise Leblanc, fille de René Leblanc et d'Anne Terriot. Enfants: Marguerite (1745), Jean-Baptiste (1747).

JOSEPH BOURG, fils du notaire Alexandre Bourg et de Marguerite Melanson. Marié à Grand'Pré vers 1744 à Marie Landry. Enfants: Joseph (1745), Marie-Josèphe (1747), Pierre (1748).

Petit Rocher, un village fidèle à ses origines

Lors de la cruelle déportation de 1755, de nombreux Acadiens réussirent à s'enfuir à-travers les bois, échappant ainsi à l'embarquement sur les bateaux qui devaient les transporter vers les côtes anglo-américaines ou vers l'Angleterre. Ces malheureux fugitifs, affamés et angoissés, traversèrent les forêts denses et inhospitalières du Nouveau-Brunswick, pour finalement déboucher en face de Ristigouche, dans le fond de la Baie des Chaleurs. Ils s'établirent en Gaspésie, notamment à Tracadièche (Carleton), Maria, Nouvelle, Pointe-à-la-Garde et Bonaventure. Certains d'entre eux allèrent fonder des établissements de l'autre côté de la baie, dans la région d'Athol et de Campbelton. C'est ainsi que Charles Bernard, de Beaubassin, qui n'avait que quatorze ans lorsqu'il s'enfuit avec ses parents, à travers la forêt, ira fonder le village qui porte aujourd'hui le diminutif de son nom, Charlo.

Par ailleurs, plusieurs Acadiens déportés sur les côtes de la Virginie, du Maryland, du Massachusetts, des Carolines et de la Pensylvanie remonteront lentement vers le Nord, cherchant à regagner leur patrie dévastée. Poussés par une sorte d'atavisme les reliant au passé, ils traverseront de vastes territoires, souvent hostiles, pour fouler de nouveau la terre de leurs ancêtres. Ainsi revenus en pays connu, ils deviendront les pionniers de nouveaux établissements s'échelonnant tout au long de la «Nouvelle Acadie», depuis la Baie des Chaleurs jusqu'au Cap Tourmentine, aux portes de la Nouvelle-Écosse.

Trois d'entre eux, Charles Doucet, Jean Boudreau et Pierre Laplante, d'abord établis dans la Baie des Chaleurs, franchiront la rivière Ristigouche, au printemps de 1797, à la recherche d'un nouveau coin de colonisation. Selon la description qu'en fait le Père Camille Doucet, dans son livre *A l'ombre du Petit Rocher,* les trois jeunes explorateurs fixeront leur campement à l'endroit où se trouve le village actuel: «Le lieu du débarquement était admirablement bien choisi, puisqu'une anse, formée à cet

endroit par une pointe de terre et un petit rocher au bout duquel fut construit, en 1903, un quai magnifique, permettait aux navigateurs de se mettre à l'abri des vents et des tempêtes. Ce fut donc à cet endroit commode et pittoresque, à l'ombre du petit rocher, que les fondateurs dressèrent leur tente».

Situé entre Pointe Verte et Nigadoo, dans une anse naturelle qui s'ouvre généreusement sur la mer, Petit Rocher étire ses maisons propres et coquettes tout le long de la côte rocailleuse où des milliers de goélands, de cormorans et d'autres oiseaux de mer viennent nicher depuis la nuit des temps. Au soir couchant, alors que l'horizon enflammé confond son indigo avec celui du ciel, de grands oiseaux marins montent la garde sur la crête immergée des rochers baignés par la vague. C'est là qu'à la tombée du jour, au coeur de la belle saison, se rassemblent les grappes de villageois et les pêcheurs. Ils viennent humer l'air du large avant de rentrer chez eux. Dans les veines de ces braves gens coûle le sang acadien des ancêtres, ceux qui, deux siècles et demi plus tôt, vivaient déjà des produits de la mer dans la rade de Beaubassin ou de Grand'Pré.

Leur langue colorée a conservé les accents du vieux Poitou. Ici on pêche le *houmard* et on vous envoie la main avec de grands *à betôt* en guise d'aurevoir. Ces gens sont simples, chaleureux, un peu timides et généreux comme l'étaient leurs ancêtres de la vieille Acadie d'avant la déportation.

Le village de Petit Rocher se distingue par plusieurs manifestations annuelles qui rappellent ses origines et sa joie de vivre, en particulier le festival des rameurs où les robustes gaillards du pays affrontent les vagues de la baie à bord des doris, des chaloupes et des autres embarcations traditionnelles de la côte acadienne.

Au coeur de l'été, lorsque le soleil disparaît derrière la crête des nuages empourprés et que le choeur des grillons envahit les marais, des feux s'allument sur la grève. On y jette, à grandes brassées, les fagots rejetés par la mer et les grands lambeaux de varech séché. Il s'en élève une flamme vive et une fumée bleuâtre qui a senteur de sel et d'iode. C'est l'heure où les enfants se rassemblent autour de ces gerbes dansantes, formant de mouvantes silhouettes qui se détachent du brasier en arrière-plan.

Mais c'est aussi l'heure où s'animent les belles demeures d'autrefois, souvent transformées en auberges ou restaurants, telle la chaleureuse *Auberge d'Anjou*, construite près du quai, en 1917, par J. Thomas d'Anjou et son

épouse Pamél a. Cette vénérable maison, entourée d'une grande véranda qui s'étend de la façade jusqu'au côté nord, fut le premier hôtel de Petit Rocher. Son style reflète l'architecture des grandes maisons acadiennes des années vingt. Elle servait autrefois de lieu de rencontre pour les gens du village qui venaient y discuter de mille et une choses en y faisant de chaudes parties de *45-gagé*, le jeu de cartes favori des anciens Acadiens. Depuis 1994, l'auberge a repris sa première vocation en offrant le gîte et la table aux passants. Ses six chambres sont meublées dans le style acadien du siècle dernier. La table offre les plats raffinés que savaient apprécier les ancêtres, en privilégiant les produits locaux, en particulier les poissons et les fruits de mer.

Située juste à la frontière de Petit Rocher et de Nigadoo, au milieu d'une pinède donnant sur la mer, l'auberge-restaurant *La Fine Grobe* conserve également la fine tradition culinaire de la vieille France et offre la chaleur de l'hospitalité acadienne. C'est un Français d'origine, Georges Frachon, qui en est à la fois le propriétaire, le maître de logis et le chef. Après avoir été professeur au collège des Eudistes de Bathurst, Georges Frachon, amoureux de l'Acadie et de ses traditions, a ouvert ce restaurant dans une vieille maison qui sent bon le passé. L'expression «fine grobe» désigne littéralement la «bonne bouffe» en vieil argot français. On en est immédiatement convaincu en dégustant les spécialités de Georges, notamment sa bouillabaisse acadienne, son lapin aux morilles, sa morue aux fines herbes, ses pinces de crabe à la hollandaise...

QUELQUES DATES IMPORTANTES

- 1811 - Visite de Monseigneur Octave Plessis. Petit Rocher compte 25 familles.
- 1824 - Ouverture du premier registre paroissial (paroisse Saint-Polycarpe).
- 1828 - Premier curé résident, le Père François Leduc.
- 1846 - Construction de l'église.
- 1851 - Construction de la première école.
- 1936 - Fondation de la première Caisse populaire acadienne.
- 1966 - Incorporation en municipalité; premier maire élu, le Dr.Claude Desjardins.
- 1988 - Bibliothèque municipale.

LA VIE DES ANCIENS ACADIENS À BEAUBASSIN

La vie des premiers Acadiens, à Beaubassin, était rude. Elle demandait une forte dose quotidienne de courage et de labeur. Chaque geste de colonisation, le plus humble fût-il, était marqué par un courage et une volonté qu'on a peine à imaginer aujourd'hui. Les relations de Monsieur de Meulles, sur Beaubassin, conservées aux Archives nationales du Canada, à Ottawa, contiennent une description fort détaillée sur les habitants de Beaubassin et leur mode de vie quotidienne. En relisant ces notes, on y découvre la vie pénible qu'ont menée nos ancêtres en Acadie, et plus particulièrement à Beaubassin. Et c'est avec un coeur gonflé par l'émotion que l'on retrace, à travers ces relations historiques, la vie des premières familles de l'Acadie.

«La baie de Beaubassin a un quart de lieue dans son entrée, deux lieues de profondeur et une de large. Il y a tout autour de Beaubassin une si grande quantité de prairies, arrachées à la forêt, qu'on pourrait facilement y nourrir cent mille bêtes à cornes. L'herbe qui y vient s'appelle *misette* et est très propre pour engraisser toutes sortes de bestiaux».

«Aux deux côtés desdites prairies, ce sont de douces côtes toutes couvertes de bois francs. On y a déjà fait plus de vingt-deux habitations, sur de petites éminences, que les habitants y ont choisies, pour avoir communication dans les prairies et dans les bois».

«Il n'y a aucun de ces habitants qui n'ait trois ou quatre corps de logis, assez raisonnables pour la campagne. La plupart ont déjà douze à quinze bêtes à cornes, et même vingt; dix à douze cochons et autant de bêtes à laine. Ils ne se donnent pas la peine de les faire venir dans l'étable, hors de deux ou trois mois de l'année, ou lorsqu'ils en ont affaire pour les tuer, ce qui est cause qu'ils en perdent beaucoup par les chiens sauvages (loups et coyotes) qui les mangent».

«Les habitants n'ont pas encore grande quantité de terres labourées, mais lorsqu'ils seront parvenus d'en avoir assez pour recueillir leurs provisions de blé, ils seront très heureux et se pourront passer des étrangers».

«La plupart des femmes font elles-mêmes des étamines (tissus de laine ou de lin, réalisés sur un métier grossier à trame de fils de chanvre), dont elles s'habillent et leurs maris aussi. Elles font presque toutes des bas pour leur famille et se passent d'en acheter. Les habitants ne se servent tous que de souliers sauvages qu'ils font eux-mêmes avec des peaux de bête à cornes ou de marsouins (phoques). Il vient tous les ans dans ce lieu une barque anglaise (sans doute de Boston ou de la Virginie), qui leur apporte le reste de leurs petites nécessités qu'ils achètent pour des pelleteries (peaux de fourrure) qu'ils ont eu des sauvages. Il s'y fait aussi de la toile de lin».

A ces relations de Monsieur de Meulles sur la vie des ancêtres de Beaubassin, il faut ajouter celles de Rameau de Saint-Père, dont le style simple et le souci de vérité constituent un vibrant témoignage:

«Les maisons étaient faites de bois équarri, ou construites au moyen de gros pieux, plantés en terre, dont les interstices étaient bouchées avec de la mousse et de l'argile». (1)

«Les cheminées étaient montées avec des poteaux et de la terre glaise battue, et le toit couvert de joncs d'écorce, parfois même de gazon» (2)

«Le bois étant très abondant, toutes ces constructions étaient faciles à édifier et l'on pouvait, à la première alarme, les abandonner sans souci et les perdre sans regrets, considérations importantes car de fréquentes incursions des Anglais inspiraient la méfiance, et l'on s'efforçait de n'offrir aucune prise de quelque valeur à l'ennemi».

«Quand l'ennemi se montrait en force, les habitants se sauvaient dans la forêt, dont ils connaissaient tous les sentiers et tous les abris, sans inquiétude sur ce qu'ils laissaient derrière eux, car leurs petits troupeaux étaient dressés à la vie des bois et leur mobilier était d'un enlèvement facile; quelques

marmites de fer, les armes, les outils, et un paquet de hardes. Ceux qui étaient embarassés de trop de richesses en enterraient une partie et emmenaient le reste. Mais tous connaissaient, dans les collines boisées, à quelques portées de fusil, de sûres retraites qui n'étaient pénétrables que par eux et leurs amis fidèles, les Micmacs».

«Les anciens Acadiens s'adonnaient à la culture, à l'élevage, à la chasse, à l'exploitation forestière et à la pêche. Les nombreux tonneliers, signalés dans les recensements, fabriquaient les contenants pour l'expédition du poisson salé en France».

«Durant les longs hivers, les Acadiens tissaient leurs étoffes avec de la laine de leurs moutons ou avec le lin, récolté en abondance, surtout dans les régions de Beaubassin et de Grand'Pré. Les anciens Acadiens préparaient eux-mêmes leur cuir et fabriquaient leurs chassures, de même que les harnais, qu'ils imbibaient d'huile de phoque afin de les rendre imperméables. Ils faisaient leur propre savon, avec des intestins d'animaux et des graisses de marsouins, ainsi que la chandelle dont ils s'éclairaient. Étant d'une grande habileté à manier la hache et le ciseau, ils fabriquaient leurs meubles rustiques et des outils en bois».

«Au printemps, les anciens Acadiens faisaient du sucre d'érable et de la bière d'épinette, dont ils étaient très friands. Bien que, par leur propre industrie, ils se fournissaient d'une grande variété d'objets d'utilité courante, ils devaient néanmoins se procurer de l'étranger les métaux en barre, les armes et munitions, le sel, certaines étoffes, de même que diverses marchandises dont ils se servaient dans leur commerce des fourrures avec les sauvages».

«Le vert, le bleu et le noir étaient les seules teintures à leur portée immédiate, qu'ils obtenaient en broyant et en faisant bouillir des écorces et certaines plantes. Pour obtenir des garnitures rouges, surtout pour leurs robes et leurs manteaux, les Acadiennes se procuraient des étoffes anglaises qu'elles charpissaient en *défesures*, qu'elles cardaient ensuite, filaient et tissaient sur leurs rustiques métiers» (3)

«Dans les veillées, les anciens Acadiens retrouvaient encore quelques vieilles chansons de France, au milieu des joyeux propos, des récits de chasse et de flibuste. D'autres fois, songeurs solitaires, ils éprouvaient, aux accords mélancoliques de la mer, ces méditations rêveuses que la religion éveille dans les âmes les plus simples, aussi bien que chez les grands esprits. Ils en faisaient

des légendes et des chants populaires, et c'est dans ces premières ébauches de la vie intellectuelle que, plus tard, le poète anglais Longfellow a puisé l'idée maîtresse de son émouvante *Évangéline.*

«Les caractères, cependant, n'étaient pas toujours faciles parmi ces hommes quelquefois grossiers, que venaient souvent aigrir les difficultés au milieu desquelles ils vivaient. Ils n'étaient pas exempts de défauts propres à la race française et que l'on retrouve partout où elle s'établit; en particulier une certaine légèreté d'esprit, qui s'inspire plus volontiers des impressions présentes que des prévisions d'avenir; une grande vanité individuelle, féconde pour quelques hommes qu'elle pousse aux grandes actions, mais qui, dans le commun de la vie, rend souvent les Français insuportables les uns aux autres, les pousse à la vantardise; peu de subordination, à moins qu'elle ne soit imposées par la force ou l'entraînement; enfin, un grand amour de la critique et du commérage, avec une jalousie innée de ses voisins, suites abusives d'une trop grande sociabilité».

«A l'église, ils se groupaient moralement et matériellement. Les grandes cérémonies religieuses étaient presque les seules fêtes de ces braves gens. Ils s'enthousiasmaient des mélodies religieuses et des cantiques pieux rapportés de France, de ces longs rituels liturgiques pompeux, de ces réjouissances champêtres dans lesquelles ils se comptaient, s'y retrouvaient plus sûrs les uns des autres, unis dans une même idée, une même confiance et une même sincérité sous l'oeil de Dieu tout-puissant». (4)

«C'est alors que le prêtre trouvait, chez ces hommes rudes et grossiers, au juron facile, les esprits les mieux disposés à s'assouplir sous ses remontrances, et à s'associer dans une action commune».

«A défaut de routes carossables, les rivières constituaient les principales voies de communication à l'intérieur des terres. Durant la belle saison, les habitants se servaient de canots d'écorce de bouleau, qu'ils avaient appris à fabriquer en observant les sauvages. L'hiver, sur la glace, ils pouvaient franchir de grandes distances au moyen de raquettes ou de traîneaux».

«Les travaux des champs et des bois se faisaient souvent en commun. En hiver, durant les longues veillées, alors que les bûches d'érable et de hêtre brûlaient lentement dans l'âtre, les Acadiens se livraient aux joies de l'hospitalité. Ils se réunissaient entre pa-

rents, amis et voisins, racontaient des histoires rapportées de la vieille France, que seuls les plus âgés avaient connue. Dans ces veillées, ils entonnaient de vieilles chansons d'autrefois, dansaient des quadrilles, des valses et des *rigodons,* et entretenaient ainsi la flamme vive de la sociabilité et de l'hospitalité française, dont sont encore fortement marqués leurs descendants».

«C'est ainsi que se précisa l'idée de la patrie acadienne, parmi les fils et les petits-fils des premiers colons français arrivés en Acadie. Deux ou trois générations, parfois quatre, avaient déjà contribué à la formation d'un peuple distinct, possédant des coutumes et des traditions qui lui étaient propres. Le sentiment de la patrie acadienne avait pénétré leur âme pour toujours. L'amour du sol acadien était entré dans leur coeur. Ces premiers colons de France et leurs descendants étaient devenus, au fil des ans, des *Acadiens*".

(1): Les maisons de ferme au Poitou, région d'où sont venues la plupart des familles de l'Acadie primitive, étaient construites à peu près de la même façon, à cette même époque.

(2): On retrouve, dans ces maisons acadiennes aux toits recouverts d'écorces de bouleau et parfois de gazon, la vogue bien gauloise des toits de chaume, si chère aux Bretons, aux Normands et aux Vendéens.

(3): L'auteur a retrouvé, au musée acadien de Bonaventure, dans la Baie des Chaleurs, le vieux métier à tisser fabriqué par son trisailleul, Édouard Bernard, de Tracadièche (Carleton).

(4): Souvent huguenots ou «catholiques réformés», au moment de leur arrivée en Acadie, les colons n'en fréquentaient pas moins l'église catholique et acceptaient volontiers de se plier à ses rites et à ses obligations. Avec le temps, privés de pasteurs protestants, ces huguenots sont presque tous devenus catholiques, non pas en abjurant leur foi, mais par assimilation progressive. Cette assimilation à la foi de la majorité s'est trouvée facilitée du fait que les colons huguenots faisaient bénir leurs unions, baptiser leurs enfants et inhumer leurs morts par le prêtre.

ALEXANDRE BROSSARD dit BEAUSOLEIL
CHEF DE LA RÉSISTANCE ACADIENNE

Un grand nombre d'Acadiens de la région de Beaubassin, ou habitant le long des rivières Chipoudy, Petitcoudiac ou Memramcook, dans la région actuelle de Moncton, avaient réussi à échapper à la déportation, en 1755, en s'enfuyant dans les bois où les attendaient leurs amis Micmacs. Pendant que les uns se dirigeaient, par groupes épars, vers Miracmichi, d'autres s'étaient attardés dans le haut de la rivière Petitcoudiac, au Nouveau-Brunswick actuel, dans les régions où se trouvent, de nos jours, Fox Creek, Saint-Anselme, Dieppe, Moncton, Coverdale, Boundary Creek et Salisbury. Ils vivaient là, terrés dans la peur et l'angoisse, à l'orée de la forêt, redoutant les brigades anglaises que Charles Lawrence avait lancé aux trousses de tous les fuyards.

Après l'incendie des églises de Chipoudy et de Petitcoudiac, par les soldats anglais, à l'automne de 1755, le père Jean-Baptiste de la Brosse, missionnaire attaché à ce vaste territoire, poursuivit quand même son ministère, malgré les interdictions des Anglais, bravant les dangers et risquant sans cesse d'être arrêté et emprisonné. Il installa une chapelle de fortune dans la maison de Toussaint Blanchard, sur la rive ouest de la rivière Petitcoudiac, vis-à-vis l'endroit qui s'appelle aujourd'hui Fox Creek. Plusieurs enfants furent baptisés dans cette chapelle rustique au cours de l'hiver 1755-1756, et durant les mois qui suivirent, par les abbés de la Brosse et François LeGuerne, autre missionnaire qui desservait cette partie de l'Acadie.

Ce n'est pas avant l'automne de 1758 que les Anglais, après plusieurs tentatives infructueuses, réussiront à incendier les villages acadiens situés dans le haut de la rivière Petitcoudiac. Cette sinistre opération de destructions systématique des villages acadiens fut menée par le capitaine Scott. Le gouvernement anglais voulait s'assurer, de cette manière, que les Français ne reviendraient jamais s'établir dans la région. Le

lieutenant de Scott avait pris soin de tracer une carte de la région, sur laquelle il avait indiqué les endroits où l'expédition anglaise avait débusqué des réfugiés acadiens. En quittant la rivière Saint-Jean, Scott était allé jeter l'ancre dans la baie de Chipoudy, d'où il partit le dimanche 12 novembre 1758. Poussé par le vent et la forte marée, il remonta rapidement la rivière jusquà environ un mille de Pointe-à-Garde, aujourd'hui Bore Park Cape, à Moncton. Le lendemain, il y conduisit ses bateaux, qu'il mit à l'abri dans le ruisseau l'Acadie, aujourd'hui Hall's Creek. Scott mit alors le feu à trois petits villages des environs, dont *Le Coude*, aujourd'hui Moncton, voisin du parc. Il incendia également un autre village, *Mission Breau*. Sur une carte de 1754, ce village était indiqué *Mission Silvabro (Sylvain Breau)*, aujourd'hui Dieppe. Scott mit également le feu à *Jagersome*, aujourd'hui Lewisville.

Les soldats anglais brûlèrent ensuite toutes les autres bâtisses jusqu'au village des Beausoleil, aujourd'hui Boundary Creek, à une dizaine de milles de Moncton. Il y eut au moins cent maisons incendiées du côté nord et 124 du côté sud. La population de la région avait augmenté par l'arrivée récente de 50 à 60 familles, réfugiées de Port-Royal, le 14 août 1756. C'eût été une proie facile pour les Anglais s'ils ne s'en étaient pas méfiés. Il y eut, comme ailleurs, beaucoup de dégâts matériels, mais peu de prisonniers, soit 24 femmes et enfants, avec 4 hommes, surpris dans les premiers jours du raid.

Même après la destruction de leurs villages, plusieurs Acadiens sont demeurés dans les bois de la région. Ainsi, Alexandre Brossard dit Beausoleil vivait encore, en 1759, bien caché dans la forêt, avec sa famille, à proximité du village des Beausoleil (Boundary Creek), incendié par les Anglais à l'automne de 1758. Son frère, Joseph Brossard dit Beausoleil, se constituera, en ces années tragiques, le chef de la résistance acadienne de la région, inspirant la crainte et la terreur aux Anglais.

En effet, de 1755 à 1758, les soldats anglais envoyés à la poursuite des fugitifs acadiens ont été souvent repoussés par des francs-tireurs commandés par le capitaine de milice Joseph Brossard dit Beausoleil. Bien dissimulés dans les bois, les «desperados» de Beausoleil épiaient les mouvements des Anglais et prenaient souvent ces derniers en embuscades meurtrières. Né à Port-Royal en 1702, fils de Jean-François Brossard et de Catherine Richard, Joseph Brossard dit Beausoleil habitait la région du haut de la rivière Petitcoudiac depuis une

trentaine d'années. Durant cette période, il s'était successivement établi à Chipoudy, au Cran (Stoney Creek), et sans doute aussi au village des Beausoleil (Bounadry Creek).

Lorsque les soldats anglais venaient pour les capturer et incendier leurs villages, les Acadiens bien cachés à la lisière de la forêt tombaient subitement sur les incendiaires. Des combats sanglats et rapides s'ensuivaient, où on ne faisait aucun prisonnier. C'est Beausoleil qui commandait ces résistants du désespoir. Habile tireur, son mousquet ne manquait jamais d'abattre un ennemi qui avait le malheur de se trouver dans le point de mire. La tradition rapporte plusieurs de ses exploits sur les rives de la Petitcoudiac, principalement au Cran (Stoney Creek), au Coude (Moncton), et ailleurs. Ses fils le secondèrent avec la même ardeur.

La chute de la forteresse française de Louisbourg, en 1758, fut un coup dur pour les réfugiés acadiens de cette région. Joseph Brossard dit Beausoleil n'en poursuivit pas moins la lutte contre les Anglais qui envahissaient le territoire. Mais lorsqu'il fut informé de la défaîte du général Montcalm, à Québec, en septembre 1759, Joseph Brossard dit Beausoleil perdit tout espoir. En outre, la population formée de réfugiés acadiens qui l'entourait manquait de vivres et des choses les plus essentielles à la vie. Un autre hiver, précoce, s'installait déjà, laissant présager de grands malheurs. Plusieurs Acadiens étaient affamés, malades et faibles.

C'est alors que Joseph Brossard dit Beausoleil, son frère Alexandre, de même que deux autres résistants, Jean Basque et Simon Martin, se rendirent au fort Cumberland (l'ancien fort Beauséjour), à Beaubassin, et se présentèrent à titre de délégués de plusieurs centaines de réfugiés acadiens en proie à la famine. Ils firent leur «soumission» au colonel Frye, alors commandant du fort. C'était le 16 novembre 1759. Quelques jours plus tard, un autre groupe de réfugiés acadiens venant de la région de Cocagne, Bouctouche et Richibouctou, ayant à leur tête Pierre Surette, Jean Bourg et Michel Bourg, se rendirent également au fort Cumberland, préférant se livrer aux Anglais plutôt que de mourir de faim et de froid. Tous furent faits prisonniers et envoyés à Halifax où ils furent détenus durant quatre ans, jusqu'après le traité de paix de 1763 entre la France et l'Angleterre.

A sa sortie de prison, Joseph Brossard dit Beausoleil nolisa, en 1764, une goélette. Il réunit autour de lui un important groupe de réfugiés acadiens et fit voile d'a-

bord vers Saint-Domingue, et ensuite vers la Louisiane, où il fit souche et laissa de nombreux descendants.

Joseph Brossard dit Beausoleil et ses compagnons durent arriver dans la région des Attakapas, au sud-ouest de la Louisiane, vers le début de 1765, puisque son nom et les noms de sept autres Acadiens apparaissent dans un contrat, daté du 4 avril 1765, en vertu duquel un capitaine français, licencié de l'armée, du nom d'Antoine-Bernard de Hauterive, s'engageait à leur fournir des bestiaux pour fins d'élevage. Les signataires du contrat sont, outre le capitaine de Hauterive, Pierre Arcenaud, Joseph Broussard dit Beausoleil (dès cette époque Brossard était transformé en Broussard, en Louisiane), Alexandre Broussard, Jean-Baptiste Broussard, Victor Broussard, Jean Dugas, Joseph Guillebeau et Olivier Thibaudau.

Le capitaine de Hauterive accordait à ces huit chefs de famille 6 pièces de bêtes à cornes, chacun, dont un taureau reproducteur, contre le remboursement, au bout de six ans, d'un nombre égal de pièces de bétail de même âge et conditions, en plus de cinquante pour cent des profits réalisés par la reproduction. Comme le contrat l'indique, Joseph Broussard dit Beausoleil était alors *Capitaine commandant des Acadiens des Attakapas.* Il est décédé prématurément, le 20 octobre 1765, aux Attakapas, et il fut inhumé au *Camp Beausoleil,* près du site actuel de la ville de Broussard, qui porte son nom.

Après le décès du valeureux chef de la résistance acadienne, plusieurs réfugiés acadiens viendront s'établir aux Attakapas et Opelousas, en Louisiane. Des Acadiens qui se trouvaient à la Petite Rochelle (Ristigouche), dans le haut de la »Baie des Chaleurs, en 1761, se trouvaient déjà en Louisiane à l'arrivée de Joseph Broussard dit Beausoleil. Il y a le cas de Michel Bernard, fils de Jean-Baptiste Bernard et de Cécile Gaudet, de Beaubassin, marié à Ristigouche, le 25 janvier 1761, à Marie Guillebeau. Michel Bernard était le gendre du même Joseph Guillebeau qui fut l'un des signataires du contrat, le 4 avril 1765, avec le capitaine de Hauterive.

Quant à Joseph Brossard dit Beausoleil, chef de la résistance acadienne, son nom restera célèbre dans toute l'Acadie et sur les deux rives du Mississipi.

SOURCES: *BONA ARSENAULT, Histoire et Généalogie des Acadiens; Père PACIFIQUE DE VALIGNY, Chroniques des plus anciennes églises de l'Acadie.*

Pabos, l'un des plus anciens villages de la Baie des Chaleurs

Selon le Père Pacifique Valigny, capucin, le nom de la localité de Pabos était connu des pêcheurs européens qui fréquentaient les côtes gaspésiennes avant même la visite de Jacques Cartier à Port-Daniel. Pour sa part, le Dr W.F. Ganong cite une carte de 1508, attribuée à Jean Denis, sur laquelle se trouve le nom de Pabos, avec celui de Cap d'Espoir et quelques autres.

Il est vrai que Nicolas Denys, en 1672, et le père Jumeau, en 1685, ne le mentionnent pas. Ils mettent Rivière au Moucle et Rivière à Duval, mais le nom de Pabos revient peu après dans la première concession de la seigneurie à François Chabot, le 7 juin 1689, puis à René Hubert, le 4 novembre 1696. Enfin, Thomas Lefebvre de Bellefeuille, commerçant breton établi au pays vers 1700, reçoit le 7 mai 1703 «une seigneurie en Acadie», qui ne peut être, selon le père Valigny, que celle de Pabos car, le 28 mars 1742, un armateur français logea des plaintes contre les Sieurs de Bellefeuille, père et fils, qui prétendaient avoir des privilèges au port de Pabos. De fait, les Bellefeuille, père et fils, y avaient établi des pêcheries très étendues et faisaient un commerce considérable. Ils jouissaient par ailleurs d'une autorité qu'ils firent valoir, notamment le 21 avril 1741, en réclamant une robe de drap rouge, avec galons dorés, qui avait été accordée par le roi à un chef sauvage de la région, et que des particuliers avaient, sans autorisation, envoyée en France.

Thomas Lefebvre de Bellefeuille dut mourir peu après 1742, laissant sa seigneurie en héritage à son fils, né le 4 mars 1708. Le 2 juillet 1747, trois bateaux anglais firent leur apparition dans la Baie des Chaleurs, faisant voile vers Pabos, mais ils furent arrêtés près de la Grande Rivière, poste de pêche voisin, par un Monsieur Barré et 20 à 30 pêcheurs qui se mobilisèrent à ses côtés. En se retirant, les Anglais leur crièrent qu'ils reviendraient le lendemain, ce qu'ils ne firent pas. On sait que

les Anglais étaient encore maîtres de la forteresse de Louisbourg, au Cap-Breton, depuis 1745. Monsieur de Bellefeuille y fut envoyé avec des prisonniers anglais, qu'il devait échanger pour des Français qu'on y retenait encore. Monsieur de Beauharnois en informait Monsieur Shirley, à Boston, en lui rendant ce témoignage: «Monsieur de Bellefeuille est un homme sage, digne de confiance. Il s'est aussi attiré l'estime du gouverneur anglais à Louisbourg».

François de Bellefeuille était non seulement le Seigneur de Pabos, mais également commandant pour le roi en Gaspésie et délégué de l'intendant Hocquart. A ce titre, il s'occupait des actes civils et même religieux, remplaçant le missionnaire absent, ou tenant la place lorsqu'il n'y avait pas d'attitré pour les baptêmes, mariages et sépultures, que le prêtre bénissait ou régularisait à son passage ou à son retour.

Le Seigneur de Bellefeuille épousa, le 15 mars 1749, aux Trois-Rivières, Marie-Josephte Hertel de Cournoyer, fille de Michel Hertel, qui lui donna un grand nombre d'enfants. Le second de ces enfants, Antoine, naquit à Pabos, le 13 août 1755, et fut baptisé par le Père Alexis Duburon, récollet, qui fut missionnaire de Pabos après son confrère, le Père Simple Bocquet. La premier prêtre, dont la présence est signalée expressément à Pabos, est le Père Gélase de Lestage, également récollet, le 10 juin 1745. Il était missionnaire des Micmacs de Ristigouche depuis le 24 juin 1728. Il recevait, en cette qualité, une allocation de 400 livres par année.

François de Bellefeuille arriva à Pabos le 9 juin 1745, venant de Niganiche, au Cap Breton. Il annonça que les Anglais avaient tout brûlé, que les établissements de Sainte-Anne, de l'Indienne et la grande batterie de Louisbourg avaient été abandonnées aux Anglais. Il se rendit à Québec le 19 juin 1745, avec une lettre du Père Gélase pour y porter ces tristes nouvelles. Le Père Gélase se rendit plus tard à Montréal, puis à Québec, où il mourut le 18 septembre 1757, en soignant les pestiférés. Son confrère, le Père Simple Bocquet, avait dès 1751 pris solennellement charge de Pabos et de toute la région. Il ouvrit un registre paroissial de 18 feuillets, qui a été annexé à la première partie de celui de Beaubassin, déposés ensemble aux archives fédérales d'Ottawa sous le numéro M-481. En voici le titre et le texte:

«Registre des baptêmes, mariages et sépultures des églises paroissiales de la Sainte-Famille de Pabos, de la Baie des Cha-

leurs, de la Grande Rivière et autres lieux habités de la Gaspésie, depuis Echedaïk (Shédiac) jusqu'à Kamouraska, commencé le 21 novembre 1751, contenant 18 feuillets». En réalité, le registre commence un peu avant cette date, le 27 août 1751, quand il supplée les cérémonies du baptême à un enfant baptisé par le Sieur Lefebvre de Bellefeuille, «Seigneur dudit Pabos et seul délégué par Monsieur l'Intendant au défaut de missionnaire». Peut-être n'avait-il pas encore reçu ses lettres de pouvoir qui sont datées du 22 octobre suivant? Notons le titulaire de l'église, la Sainte-Famillr. C'était le même que celui de Nipisiguit (Bathurst).

«Copie des pouvoirs donnés par l'Illustrissime et révérendissime (sic) évêque de Québec au Père Simple Bocquet, prêtre misionnaire récollet: Nous, Henri-Marie de Pontbriand, par la mission divine et la grâce du Saint-Siège, suffragant immédiat de l'Église Métropolitaine de Tours, conseiller du roi en tous ses conseils, donnons par ces présentes au révérend Père Simple Bocquet, récollet, pouvoir de réhabiliter les mariages, donner les dispenses selon et de la manière que nous les pouvons donner nous-mêmes, de commuer les voeux, de réconcilier à l'église les hérétiques, de bénir des ornements et de faire toutes autres bénédictions et fonctions, même de juridiction, qui ne requièrent pas l'ordre épiscopal, d'absoudre des cas réservés au Saint-Siège, selon que nous en avons nous-mêmes la puissance. Ledit Père Simple pourra indiquer le temps où commence le jubilé, déterminer les lieux et le nombre des stations, planter des croix où bon lui semblera et du nombre qu'il jugera à propos, et d'y faire s'il veut les stations. Il pourra en un mot sur cet article faire ce que nous pouvons nous-mêmes. Lesquels pouvoirs mentionnés et exprimés ci-dessus, le Révérend Père Simple Récollet pourra exercer pendant un an seulement à l'égard des peuples quise trouvent à Pabos, la Grande Rivière, Gaspé, et dans tous les lieux qui sont habités depuis Échédaïque inclusivement jusqu'à Kamouraska exclusivement. Donné à notre Palais de Québec, ce 22 octobre 1751, sous notre seing et la signature de notre secrétaire, H.M.évêque de Québec, par Monseigneur Briand, avec pouvoir».

Telle était alors l'immense missions, ou l'ensemble de petits postes, dont Pabos a été le centre pendant quelques années, non seulement de ce district ou comté, mais de toute la partie orientale du diocèse de Québec, y compris le nord du Nouveau-Brunswick, qui faisait encore partie de la province civile de la Nouvelle-Écosse. Les limites en étaient expressément

définies: «depuis Shédiac inclusivement jusqu'à Kamouraska exclusivement», dont Rimouski et Rivière-du-Loup inclusivement. C'était une lourde tâche pour un seul missionnaire. Il y avait bien encore le pauvre abbé Manach à Miramichi, au nord de Shédiac, mais selon la volonté expresse des Anglais, il n s'occupait guère que des Sauvages jusqu'à son exil et son emprisonnement en Angleterre le 11 avril 1761.

Le premier acte du Père Simple dans le nouveau registre est celui du 27 août 1751 que nous avons cité plus haut. Ensuite, le 15 janvier 1752, le Père célèbre une sépulture et signe comme missionnaire et curé de la Grande Rivière. Puis, le 9 avril 1752, il fait un baptême et signe «missionnaire-curé». Mais le 31 août 1752, il y a un mariage célébré en son absence, «contracté devant le Seigneur de Bellefeuille et Marie-Josephte Cournoyer, son épouse». De ces mariages, il s'en contractait de même ailleurs, devant les Juges de Paix. Ainsi, à Bonaventure même, il est fait mention d'une telle union, contractée le 20 mai 1795 devant Michel Lepage. Le 13 juillet 1753, le Père Simple signe son dernier acte comme curé de la Sainte-Famille de Pabos. Deux mois plus tard, le 10 septembre 1753, nous lisons le premier acte de son successeur, le Père Alexis Duburon, prêtre récollet, missionnaire dans la Baie des Chaleurs et faisant les fonctions curiales dans toute la côte de Gaspé «en vertu des pouvoir à Nous accordés par Notre Illustrissiome et Révérendissime (sic) évêque de Québec». Dans un autre acte du 3 mai 1754, il signe comme missionnaire de Ristigouche dans la Baie des Chaleurs et de toute la côte de Gaspé. Son dernier acte est du 23 janvier 1757. Ce fut aussi la fin de la grandeur passagère de l'église de Pabos...

L'année suivante, 1755, fut témoin d'un grand bouleversement de la Gaspésie, le général Wolfe s'étant emparé de Gaspé le 4 septembre de la même année. Dès le 13 septembre 1755, le capitaine Irving entreprit la destruction de Pabos, Grande Rivière et les autres postes de l'ouest. Les Anglais avaient la manie barbare de tout détruire et de tout brûler sur le chemin de leurs conquêtes. Mais ces soldats se comportèrent si mal, brûlant tout sans pitié et sans discernement, que le capitaine Irving sentit le besoin d'en exprimer son regret au Sieur de Bellefeuille, l'invitant à venir le rencontrer à Percé. Mais le Seigneur, après avoir perdu tout ce qu'il possédait, s'était échappé avec beaucoup de peines pour se rendre à Québec. On lit dans un rapport de 1760 que les pêcheurs normands de Gaspé, Pabos, Paspébiac et Grande Rivière ont eu

beaucoup de misère au cours de cet été tragique. Le Seigneur de Bellefeuille lui-même, au siège de Québec, perdit tout ce qui lui restait et se retira aux Trois-Rivières où son beau-père lui accorda, en 1771, son fief de Cournoyer. Ensuite, il réussit à vendre sa seigneurie de Pabos pour la somme de 1 800 livres à Monsieur Frederick Haldimand, quatrième gouverneur anglais du Canada, de 1778 à 1784. Celui-ci envoya J. Sherwood en exploration dans la région de la Baie des Chaleurs, en vue de l'établissement de colons anglais. Dans son rapport du 23 août 1783, Sherwood dit de Pabos que ce lieu est charmant, quand on est dans le bassin ou le havre. L'entrée en est étroite et un peu difficile pour de gros navires, parce qu'il y a un rocher au milieu. Les terres qui entourent le bassin, excepté sur la côte sud, sont très plates, l'espace d'une lieue, jusqu'aux montagnes. La seigneurie fut reprise par le gouvernement du Canada, en 1836, et divisée en lots de colonisation.

Pabos n'eut plus de missionnaires attitrés. Les autres prêtres y firent quelques rares visites. La première qui soit expressément constatée est celle du Père Antoine Girouard, de Caraquet. Dans les registres de Bonaventure, le village de Pabos n'est même pas nommé, probablement parce qu'il faisait partie de la Grande Rivière. Dans le Premier Volume, on parle en général de missionnaires de la Baie des Chaleurs. Dans le deuxième, on mentionne les actes de Bonaventure même, puis de Paspébiac, Port-Daniel, Grande-Rivière, Percé, Douglastown, pour les années 1809, 1810 et 1811, avec d'autres de la Rivière-au-Renard, Anse-aux-Gascons et autres lieux de la Baie des Chaleurs; aussi Carlisle, puis New-Carlisle, Nouvelle, Cox Township et Newport. C'est à peine si on nomme Pabos, en passant, comme résidence de quelques fidèles. Par exemple, le 30 juillet 1812, on mentionne la sépulture de Louise Limphi, épouse de Joseph Blais, pêcheur de Pabos. Le 6 août 1813, il y a le baptême de deux jumeaux, enfants de Jean-Baptiste Blais, aussi pêcheur de Pabos. On ne retrouve plus Pabos comme paroisse ou mission distincte avant 1860. Le village fut desservi alors par les curés de la Grande-Rivière jusqu'en 1874. Le premier missionnaire fut l'abbé F.N.Gauthier et le premier curé, André Audet.

Extrait des Chroniques des plus anciennes églises de l'Acadie, Pacifique de Valigny, O.F.M. Montréal, 1944.

L'origine du mot ACADIE
et l'Amérique des légendes

Les auteurs et les historiens sont loin de s'entendre sur l'origine du mot «Acadie». Certains prétendent que ce mot est d'origine amérindienne. Il serait dérivé de la langue micmacque, «Algatig», signifiant «lieu de campement». Pour d'autres, il s'agirait plutôt d'une variation du terme malécite «Quoddy», qui veut dire «endroit fertile». Les partisans de chacun des camps appuient leur théorie sur de nombreux noms de localités de la Nouvelle-Écosse et du Nouveau-Brunswick qui ont des terminaisons propres à justifier leur opinion. Voici ce qu'écrit, à ce sujet, l'historien Bona Arsenault.

Lorsque l'explorateur Verrazano découvrit les rives du Nouveau-Monde, au nom du roi de France, en 1524, il longea les côtes de l'Amérique du Nord, depuis la Georgie jusqu'à Terre-Neuve. Dans la description enthousiaste qu'il fait à François 1er du territoire visité, il note «que nous nommâmes *Arcadie,* en raison de la beauté de ses arbres».

Or, les anciennes cartes de Gastaldi en 1548, de Zaltieri en 1556 et de Milo en 1570, désignent le territoire actuel de la Nouvelle-Écosse sous le nom de *Larcadia.* De son côté, Ruscelli emploie le mot *Larcadie,* en 1561, et André Thivet, celui d'*Arcadia,* en 1575. Le Sieur Samuel de Champlain, fondateur de Québec et «géographe du Roy», employa lui-même le mot *Arcadie,* en 1603, et *Arcadie,* en 1613, alors que la commission royale accordée au Sieur de Monts, en 1603, fait mention du pays de *Cadie.* Que de confusion!

UNE TOUTE VERS LA CHINE

L'explorateur Verrazano était surtout à la recherche d'une voie maritime conduisant en Chine ou aux Indes par l'Occident. De plus, il ne fit à terre, au cours de tout son voyage, qu'un bref arrêt de trois jours et il ignorait sûrement les divers dialectes des tribus indiennes peuplant alors les côtes de l'Amérique du Nord. Il semble donc difficile d'admettre qu'il ait pu extraire le terme *Arcadie* du language des Micmacs ou des Malé-

cites, sauvages qu'il n'a vraisemblablement jamais rencontrés.

«L'inspiration lui serait venue, écrit le Père Clément Cormier dans le deuxième cahier de la Société historique acadienne, de Moncton, de la Grèce antique et référerait à un massif central du Péloponèse, que les poètes ont toujours subblimé pour en faire le séjour de l'innocence et du bonheur. La raison qui me porterait, poursuit le Père Cormier, à opter pour cette solution, c'est qu'un poète italien, Sannazar, avait publié vers 1504, donc vingt-cinq ans seulement avant le voyage épique de Verrazano, un ouvrage lyrique intitulé *L'Arcadie*. L'auteur y chantait la beauté des paysages napolitains, qu'il comparaitr à la poétique Arcadie des anciens Grecs. Le travail était bien connu et aurait pu difficilement échapper à Verrazano, lui-même italien d'origine et homme de lettres. Nous l'avons vu, le lieu en question, découvert au Nouveau-Monde, fut nommé «en raison de la beauté de ses arbres», et on ne peut sous-entendre une relation établie entre la beauté de l'endroit et un souvenir littéraire».

ÉCART GÉOGRAPHIQUE

Le territoire que Verrazano a désigné sous le nom d'*Arcadie*, et dont il a donné une description détaillée à la Cour de France, ne correspond pas nécessairement à la Nouvelle-Écosse actuelle. Il comprendrait plutôt le littoral de l'Atlantique, situé au sud de la ville de New-York. Mais en tenant compte de la désespérante imprécision des cartes géographiques de l'époque, due aux méthodes et aux instruments rudimentaires alors utilisés, il est facile d'admettre la bonne foi des cartographes des temps anciens, y compris Samuel de Champlain, qui ont employé le terme *Arcadie*, avec des variantes ayant peu à peu transformé ce mot en *Acadie*, pour désigner un territoire situé à quelques degrés de latitude plus au nord.

L'historien Gustave Lanctôt partage également cette opinion lorsqu'il écrit que Verrazano baptisa la région actuelle de la Pennsylvanie du nom d'*Arcadie, une* «appellation qu'on transforma plus tard, par inadvertance, à la péninsule de la Nouvelle-Écosse».

LE PAYS DES DIEUX

François-Xavier Garneau nous rappelle dans son *Histoire du Canada français* que les Grecs et les Romains divinisaient tout ce qui porte un caractère de grandeur et de majesté. Ils mettaient les fondateurs de leurs cités au rang des dieux. Chez les Romains, Colomb eût été placé à côté de Romulus, car le hasard, auquel on doit tant de découvertes, n'a été pour rien dans celle de l'Amérique.

Colomb seul conçut la mgnifique idée d'aller sonder les mystères qui reposaient sur les limites occidentales de l'Atlantique. A l'époque de la découverte de l'Acadie, ces bornes étaient regardées avec une frayeur superstitieuse depuis plusieurs siècles. Seul Colomb sur retrouver un monde perdu peut-être depuis des milliers d'années.

L'Amérique, qui forme presque un tiers du monde habitable, paraît avoir été connue des anciens. Les traditions égyptiennes parlent d'une île, nommée Atlantide, située au couchant des colonnes d'Hercule (détroit de Gilbraltar), dans l'Océan, et que les Phéniciens disaient avoir visitée. Le premier auteur qui fasse mention de cette terre est Platon, dans deux de ses dialogues, le Timée et le Critias. Sur une tradition ayant un fond de vérité, il brode un évènement qui est fait, sans doute, pour flatter la vanité nationale des Grecs. Solon voyageait en Égypte. Un prêtre de ce pays, parlant des antiquités d'Athènes, lui dit: «Il y a longtemps qu'Athènes subsiste. Il y a longtemps qu'elle est civilisée. Il y a longtemps que son nom est fameux en Égypte par des exploits que vous ignorez, et dont l'histoire est consignée dans nos archives. C'est là que vous pouvez vous instruire sur les antiquités de notre ville. C'est là que vous apprendrez de quelle manière glorieuse les Athéniens, dans les jours anciens, réprimèrent une puissance redoutable, qui s'était répandue dans l'Europe ert dans l'Asie, par une irruption soudaine de guerriers sortis au sein de la mer Atlantique. Cette mer environnait un grand espace de terre situé vis-à-vis de l'embouchure du détroit appelé les colonnes d'Hercule. C'était une contrée plus vaste que l'Asie et la Lybie ensemble. De cette contrée au détroit il y avait nombre d'autres îles plus petites. Le pays dont je vous parle, ou île Atlantide, était gouverné par des souverains réunis. Dans une expédition, ils s'emparèrent, d'un côté, de la Lybie jusqu'à l'Égypte et, de l'autre côté, de toutes les contrées jusqu'à la Tyrhénie. Nous fûmes tous esclaves, et ce furent vos aïeux qui nous rendirent la liberté. Ils conduisirent leurs flottes contre les Atlantes et les défirent. Mais un plus grand malheur les attendait. Peu de temps après, leur île fut sibmergée; et cette contrée, plus grande que l'Europe et l'Asie ensemble, disparut en un clin d'oeil».

Ces traditions ont presque pris la consistance de la vérité depuis les découvertes archéologiques d'Antonio del Rio et d'autres savants dans l'Amérique centrale, découvertes qui donnent plus de probabilité que jamais à l'hypothèse que les Atlantes habitaient notre continent. Mais en quel temps ont-ils existé? Quelques

auteurs veulent que ce soit avant le déluge. Cette assertion ne résout point la question relative à l'origine des habitants trouvés depuis, puisque le déluge fit tout périr, excepté ce qui était dans l'arche de Noé. Il faut qu'une émigration se soit portée en Amérique après le cataclysme, et que l'Amérique ait été en communication avec l'Europe ou l'Asie.

Tels sont les témoignages de l'antiquité sur l'existence de l'Atlantide, dont on croit qu'elle désignait l'Amérique primitive, et qui dès lors firent l'objet de spéculations parmi les savants jusqu'au quinzième siècle. A cette époque, les gens de l'Europe avaient les idées les plus confuses sur tous les pays avec lesquels ils n'avaient pas de relations directes. Les contemporains de Colomb croyaient que la zone torride, brûlée par les rayons qui y tombent perpendiculairement du soleil, était inhabitable. Ils se palisaient à peupler d'êtres extraordinaires et merveilleux les contrées peu connues, et ils aimaient mieux croire des relations fabuleuses, que d'aller en reconnaître la vérité par des voyages dont l'idée même les glaçait de terreur.

GRÂCE À FRANÇOIS 1er

François 1er venait de succéder à Louis XII. Les guerres et une sévère économie avaient empêché le feu roi de s'occuper d'expéditions maritimes. Louis XII avait travaillé sans cesse à alléger les charges qui pesaient sur la France. François 1er avait des qualités brillantes et présentait le profil d'un grand prince. Il sentit que les expéditions vers le Nouveau-Monde pouvaient accroître l'éclat de son règne. Malgré la guerre acharnée qu'il soutenait contre Charles-Quint, il ne cessait pas d'exciter l'émulation de ses sujets pour le commerce et la navigation. Il fit armer une expédition pour la découverte de nouvelles terres, dans le dessein d'y former des établissements, et il confia à Verrazano, navigateur florentin qu'il avait pris à son service, le soin d'explorer les terres d'Amérique. Ce capitaine fit, avec quatre navires, en 1523, un premier voyage dont la relation ne nous est pas parvenue. Il entreprit un second voyage l'année suivante, et c'est alors qu'il explora les côtes de l'Amérique du Nord, auxquelles il donna le nom poétique d'*Arcadie,* «à cause des beaux arbres majestueux».

François 1er fut si content du rapport de Varrazano qu'il le chargea d'une nouvelle expédition. Le célèbre voyageur se remit en route, mais ne reparut plus... On ignore à quel endroit il a sombré et quelles furent les circonstances de sa disparition.

A nos lecteurs et amis

• Nous sommes constamment à la recherche de textes, d'articles et de documents concernant l'histoire de l'Acadie et des familles acadiennes. N'hésitez pas à nous communiquer vos articles. Nous les publierons avec plaisir. Ils profiteront ainsi à l'ensemble des lecteurs et des amis de la revue. Merci! Prière d'adresser vos envois aux soins de Florian Bernard.

Case postale 503, MAGOG, Qué. Canada J1X 4W3

****

Société historique Le Marigot

Fondée en 1977, la Société historique Le Marigot, de Longueuil, s'attache à l'histoire du Québec, en général, et à celle de Longueuil et de la rive sud de Montréal, en particulier. Elle publie un bulletin périodique, de même que des cahiers thématiques, des brochures, des répertoires généalogiques et des livres d'histoire. Elle tient aussi des conférences et des expositions. La cotisation annuelle est de 12$.

440 Chemin Chambly, Longueuil, Qué. J4H 3L7

Tél: (514) 667.4573

****

ACTUALITÉS HISTOIRE QUÉBEC

Revue illustrée publiée 5 fois par année par la Fédération des sociétés d'histoire du Québec. L'abonnement annuel de 20$ comprend également un numéro spécial, sous la forme d'une revue thématique.

FÉDÉRATION DES SOCIÉTÉS D'HISTOIRE DU QUÉBEC

Case postale 1000, succursale M, Montréal, Qué.H1V 3R2

****

Les Cahiers du Grenier

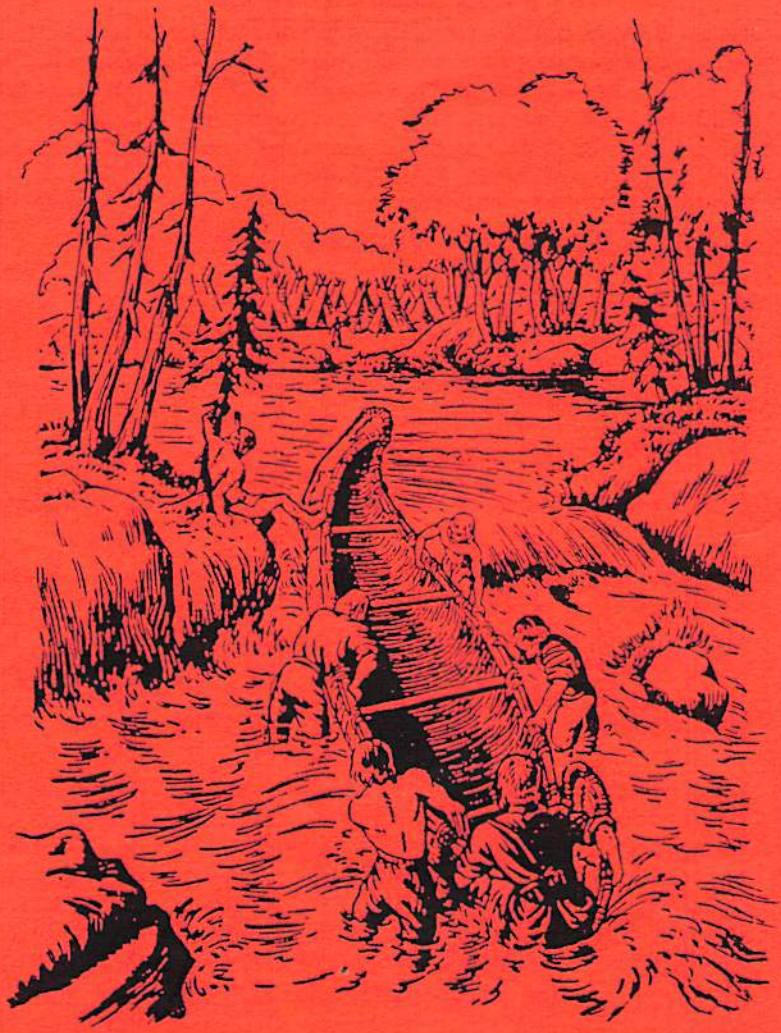
Revue du patrimoine de Sainte-Angèle-de-Mérici; nombreux articles illustrés de photographies ayant trait à la petite et à la grande histoire, de même qu'à la généalogie des familles de cette région du Québec. Revue de belle tenue, au graphisme impeccable, publiée trois fois par année. Renseignements: Le Patrimoine de Sainte-Angèle inc, 23, rue de la Fabrique, Case postale 11, Sainte-Angèle-de-Mérici, Qué. G0J 2H0.

****

La Seigneurie de Lauzon

Bulletin de la Société d'histoire régionale de Lévis; articles consacrés à l'histoire de la grande région de Lévis, autrefois connue sous le nom de Seigneurie de Lauzon. L'abonnement est compris dans le coût d'adhésion à la Société, $15 par année. Renseignements: Société d'histoire régionale de Lévis, 9 rue Monseigneur Gosselin, Lévis, Qué. G6V 5K1.

****



Héritage Acadien

REVUE D'HISTOIRE ET DE GÉNÉALOGIE

Case postale 503, Magog, Qué. J1X 4W3

10 numéros par année

ABONNEMENT ANNUEL: 35$ - ÉTATS-UNIS: 45$

Règlements au nom de Florian Bernard